

La défaite de Kolin (18 juin 1757). Des voyageurs revivent une bataille

Hélène Leclerc

► **To cite this version:**

Hélène Leclerc. La défaite de Kolin (18 juin 1757). Des voyageurs revivent une bataille. Françoise Knopper; Alain Ruiz. Guerre, paix et voyage en Europe 1715-1802, Nov 2012, Toulouse, France. 2006, Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIXe siècle. <<http://www.pub-editions.fr/index.php/auteurs/r/ruiz-alain/voyageurs-europ-c3-a9ens-sur-les-chemins-de-la-guerre-et-de-la-paix-du-temps-des-lumi-c3-a8res-au-d-c3-a9but-du-xixe-si-c3-a8cle-28les-41.html>>. <hal-01632685>

HAL Id: hal-01632685

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01632685>

Submitted on 10 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La défaite de Kolin (18 juin 1757) **Des voyageurs revivent une bataille**

On peut observer dans un certain nombre de relations de voyage consacrées à la Bohême dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le paradoxe suivant : les voyageurs qui connaissent la Bohême en raison des nombreuses guerres qui s’y sont déroulées se taisent dans leur grande majorité sur ce sujet. On trouve une éloquente illustration de ce paradoxe dans le *Voyage de la raison en Europe* de Louis-Antoine de Caraccioli publié en 1772. L’auteur y caractérise la Bohême de façon aussi laconique que lapidaire en une simple et unique phrase :

« Après avoir observé la Bohême (!), célèbre par ses guerres, et par la capitale où l’on trouve une noblesse aussi sociable que distinguée, il se rendit à Munich. »¹

Caraccioli ne daigne pas aller au-delà du cliché et saisit ici de façon exemplaire le traitement réservé par les voyageurs à la Bohême : alors même que la Bohême se trouve à juste titre largement associée aux guerres dans l’imaginaire des voyageurs (qu’il s’agisse des guerres hussites au XV^e siècle, de la guerre de Trente Ans au XVII^e ou encore des guerres de Silésie au XVIII^e), la question de la guerre demeure quasiment absente des récits des voyageurs venus en Bohême au XVIII^e siècle ; au mieux, elle est simplement effleurée.

Au milieu de ce silence, un événement retient cependant l’attention de quelques voyageurs et fait ainsi figure d’exception. Il s’agit de la bataille de Kolin, qui a lieu au début de la guerre de Sept Ans le 18 juin 1757, et est évoquée, sinon relatée et commentée par Johann Kaspar Riesbeck dans la lettre XXXVIII du premier tome des *Briefe eines reisenden Franzosen über Deutschland an seinen Bruder zu Paris*² qu’il publie en 1783. Cette bataille est également évoquée par le comte Friedrich Leopold Stolberg dans le quatrième tome du *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sizilien*³ publié en 1794, par Johann Nikolaus Becker dans les *Fragmente aus dem Tagebuche eines reisenden Neufranken*⁴ parus en 1798, ainsi que par Jacques Antoine Hippolyte de Guibert dans le *Journal d’un voyage en Allemagne fait en 1773*⁵ et John Moore dans *Abriß des gesellschaftlichen Lebens und der Sitten in Frankreich, der Schweiz und Deutschland*⁶ (lettre LXXXI). Pour ce dernier, nous nous référons à la traduction allemande parue à Leipzig en 1779.

¹ CARACCIOLI, Louis-Antoine de, *Voyage de la raison en Europe*, Compiègne 1772, réédité in : *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Amsterdam, Paris 1788, t. XXVII, p. 182

² RIESBECK, Johann Kaspar, *Briefe eines reisenden Franzosen über Deutschland an seinen Bruder zu Paris, übersetzt von K. R.* [Lettres d’un voyageur français sur l’Allemagne à son frère à Paris, traduites par K.R.], 2^e édition, 1784, 2 vol.

³ STOLBERG, Friedrich Leopold Graf zu, *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sizilien* [Voyage en Allemagne, en Suisse, Italie et Sicile], Königsberg und Leipzig : F. Nicolovius, 1794, 4 vol.

⁴ BECKER, Johann Nikolaus, *Fragmente aus dem Tagebuche eines reisenden Neufranken. Herausgegeben von seinem Freund B.* [Fragments du journal d’un voyageur Nouveau-Franc. Edité par son ami B.], Frankfurt und Leipzig [s.éd.], 1798, 232 p. Réédité par W. Griep, Bremen : Donat & Temmen, 1985, 168 p.

⁵ GUIBERT, Jacques Antoine Hippolyte, *Journal d’un voyage en Allemagne fait en 1773*, ouvrage posthume publié par sa veuve et précédé d’une notice historique sur la vie de l’auteur par F. E. Toulougeon, 2 vol., Paris : Treuttel & Würtz, 1803

⁶ MOORE, John, *Abriß des gesellschaftlichen Lebens und der Sitten in Frankreich, der Schweiz und Deutschland.* In Briefen entworfen / von D. Moore, nach der zweyten englischen Ausgabe in zwey Bänden [Lettres d’un voyageur anglais sur la France, la Suisse et l’Allemagne, d’après la deuxième édition anglaise, en deux volumes], Leipzig : bey Weidmanns Erben und Reich, 1779, 482 p.

Nous disposons donc du témoignage de trois Allemands : le juriste catholique Riesbeck (1754-1786), réputé pour ses prises de position audacieuses en faveur de l'Aufklärung, un autre juriste de formation, Becker⁷ (1773-1809), sympathisant de la Révolution française et le comte de Stolberg (1750-1819), écrivain et diplomate originaire de Bramstedt/Holstein, à l'origine protestant mais converti au catholicisme. Nous trouvons également un Français, l'écrivain militaire et auteur dramatique Guibert (1743-1790), ainsi qu'un Ecossais, le médecin et écrivain John Moore (1729-1802). La variété des points de vue semble assurée.

Ces voyageurs découvrent le site de Kolin de nombreuses années après la bataille. Guibert est le premier à s'y rendre en 1773 – le 30 juin très exactement –, Riesbeck effectue son voyage en 1780, Stolberg en 1791, Becker en août 1797. La visite de Moore n'est pas précisément datée mais l'on sait qu'il réalise son voyage sur le continent entre 1772 et 1778. A l'exception de Becker qui voyage au moment de la première guerre de coalition à laquelle il fait d'ailleurs rapidement allusion, tous entreprennent donc leur voyage en temps de paix.

Bien entendu, aucune de ces relations de voyage n'a pour objet unique la Bohême, encore moins la petite localité de Kolin. Les cinq voyageurs entreprennent un tour d'Allemagne, voire d'Europe, dont la Bohême ne constitue qu'une bien brève étape pour des voyageurs souvent pressés de gagner qui Vienne, qui Berlin. Le fait que ces voyageurs qui ne séjournent que quelques jours en Bohême prennent la peine de faire un détour – plus ou moins rapide – par le site de la bataille de Kolin apparaît donc d'autant plus significatif. Si la visite de Guibert, écrivain militaire, qui a entrepris ce voyage pour se renseigner sur la situation militaire de l'Allemagne et de l'Autriche, ne surprend guère, l'intérêt marqué d'un Riesbeck par exemple qui fait un récit circonstancié et commenté de la bataille est plus étonnant. Très souvent, le récit ne se veut pas simple exposition mais vise à une démonstration.

Tous ne développent pas de façon aussi riche et détaillée la bataille de Kolin ; certains comme Stolberg ou Moore l'évoquent davantage qu'ils ne la relatent ou ne la décrivent. Le plus précis est sans conteste Riesbeck qui pourrait faire à lui seul l'objet d'une étude. Néanmoins la confrontation de différents récits doit permettre d'analyser les points suivants : pourquoi la bataille de Kolin est-elle la seule bataille ayant eu lieu en Bohême – territoire pourtant « célèbre par ses guerres » – qui retienne l'attention et éveille l'intérêt des voyageurs ou en d'autres termes, en quoi cette bataille est-elle considérée par les voyageurs comme exceptionnelle ? Dans quelle mesure le lieu de la bataille devient-il alors pour ces voyageurs, quelque vingt ans après, un lieu de mémoire, sur qui cette mémoire s'exerce-t-elle et de quelle façon ? On peut également s'interroger sur l'objectivité de cette mémoire, sur la part du mythe et examiner en dernier lieu dans quelle mesure, au-delà du mythe, se dessine en creux une réflexion sur la guerre.

Pourquoi Kolin?

La bataille de Kolin retient tout particulièrement l'attention des voyageurs parce qu'il s'agit de la défaite de Frédéric II, événement en soi exceptionnel qui a profondément marqué leurs esprits. Il est en effet intéressant de constater que tous ces voyageurs ne voient en la bataille de Kolin que la défaite du roi de Prusse et non la victoire des Autrichiens et du

⁷ pour la biographie de J. N. Becker, voir l'article de Wolfgang Griep : *Johann Nikolaus Becker. Fragmente aus dem Leben und Werk des « reisenden Neufranken »*, in: *Sehen und beschreiben. Europäische Reisen im 18. und frühen 19. Jahrhundert*, édité par W. Griep, Heide : Westholsteinische Verlagsanstalt, 1990, pp. 226-247

maréchal Daun alors que l'Histoire enregistrera cette bataille comme la « naissance de la monarchie autrichienne »⁸.

Il s'agit en outre de la première grande défaite de Frédéric II qui enchaîne les victoires et vient un mois plus tôt – le 6 mai 1757 – d'écraser l'armée autrichienne à la bataille de Prague, menaçant sérieusement l'équilibre de la monarchie autrichienne. Cette défaite est ressentie par les voyageurs comme un événement de l'ordre de l'insolite : Riesbeck souligne avec emphase le caractère unique et remarquable de cette défaite :

« Après tant de victoires remportées, battu pour la première fois, le roi se retira avec le plus grand ordre vers la Saxe en passant par Leitmeritz [Litoměřice] et Aussig [Ustí nad Labem]. »⁹

Chez tous ces voyageurs, la perspective adoptée pour relater la bataille est celle des Prussiens et il en découle un net parti pris pour la cause prussienne. Cela n'est guère étonnant chez un Stolberg dont l'enfance, témoigne-il, a été bercée par les chants de guerre de Gleim¹⁰. Il se trouve alors replongé à la vue du site de Kolin dans ces souvenirs d'enfance, où « enflammé par les chants de guerre immortels de Gleim », il jouait avec ses sœurs et son frère à « Marie-Thérèse et Frédéric II » et se battait même avec son frère pour incarner le grand Frédéric, le perdant devant se contenter du rôle du maréchal Daun. Les plus jeunes sœurs, les plus faibles, devaient elles tenir le rôle de l'impératrice de Russie, de l'armée autrichienne, des Suédois, voire pire encore, des Français...¹¹ Que les autres voyageurs adoptent une perspective prussienne peut en revanche apparaître presque paradoxal étant donné que Kolin est la victoire autrichienne par excellence et qu'on aurait donc pu s'attendre ici à une sorte d'hommage. Le choix de cette perspective est d'autant plus surprenant chez Riesbeck qu'il a pour cicérone un officier impérial qui a lui-même pris part aux opérations de la guerre de Sept Ans. Il est vrai que Riesbeck confie avoir également pour source d'information le *Recueil de lettres de sa Majesté le roi de Prusse regardant la dernière Guerre*¹².

L'intérêt des voyageurs pour Kolin ne peut se comprendre sans l'intérêt qu'ils portent à la personnalité de Frédéric II. Le roi de Prusse jusqu'ici invaincu connaît à Kolin son premier revers de fortune important. Voilà qui suffit pour séduire l'imaginaire de ces voyageurs.

⁸ voir Peter BROUCEK, *Der Geburtstag der Monarchie. Die Schlacht bei Kolin 1757*, Wien : Österreichischer Bundesverlag, 1982

⁹ RIESBECK : „Nach so manchen erfochtenen Siegen zum erstenmal geschlagen, zog der König in der besten Ordnung über Leutmeritz und Aussig nach Sachsen zurück.“, vol. 1, p. 558

¹⁰ Stolberg est en effet né en 1750 et Ludwig Gleim publie ses *Chants d'un grenadier prussien* en 1758, poèmes patriotiques exaltant les exploits de Frédéric II au cours de la guerre de Sept Ans.

¹¹ STOLBERG : „Kolin, Prag, Lowositz, der Anblick dieser Oerter rief mir lebhaft die Erinnerungen des siebenjährigen Krieges zurück, an dessen Begebenheiten, entflammt durch unsers Gleims unsterbliche Kriegslieder, meine Geschwister und ich einen glühenden Antheil nahmen, welcher unsre Kinderspiele beseelte. Indessen meine älteste Schwester die edle Kaiserin Maria Theresia vorstellte, musste ein ernsthaftes vorläufiges Gefecht entscheiden, ob mein Bruder oder ich im Spiel König Friedrich sein sollte. Der Ueberwundne musste den Feldmarschall Daun vorstellen. So sehr galt das Recht des Stärkern, daß die jüngern Schwestern nicht einmal die Wahl hatten, ob sie die Kaiserin Elisabeth von Russland, die Reichsarmee, die Schweden, oder gar die Franzosen vorstellen sollten.“, vol. 4, p. 397

¹² RIESBECK p. 558. Le *Recueil de lettres de S. M. le roi de Prusse pour servir à l'histoire de la dernière guerre* parut en effet à Leipzig en 1772.

Le site de Kolin : un lieu de mémoire?

La bataille de Kolin ayant eu lieu de nombreuses années avant que les voyageurs n'en visitent le site, ces derniers cherchent, sinon à la revivre ou faire revivre au lecteur, du moins à la rendre présente et visible. D'où leur souci d'exactitude. Cette exactitude s'applique tout d'abord aux lieux qui sont très précisément indiqués dès le début du récit où transparaît d'ailleurs, chez Riesbeck et Becker notamment, le talent de l'écrivain appliqué à raviver l'attention de son lecteur :

« Tout juste entre Kolin et Planian, éloignées l'une de l'autre de deux lieues allemandes, nous arrivâmes sur le champ de la bataille si décisive qui tire son nom de ces deux localités mais qui devrait en fait avoir le nom d'un petit village tout près duquel elle eut lieu. »¹³

Chez Becker, on peut lire une introduction singulièrement similaire :

« Entre Kollin (!) et Pflaniany (!), localités éloignées l'une de l'autre de deux lieues, nous arrivâmes sur le champ de bataille où les dragons saxons sauvèrent la monarchie autrichienne pendant la guerre de Sept Ans. »¹⁴

Becker a très visiblement lu le récit de Riesbeck sur lequel il s'appuie, il y fait d'ailleurs allusion dans le chapitre des *Fragments* consacré à Vienne et semble considérer la bataille à travers le regard de Riesbeck. Néanmoins, il opère une sélection, une synthèse des informations lues chez Riesbeck et c'est ce décalage qui est intéressant. L'intertextualité est également en œuvre chez Riesbeck qui a eu lu Moore et Guibert.¹⁵

Deux lieux font l'objet d'une description détaillée : le site lui-même, c'est-à-dire le terrain de la bataille, mais aussi l'auberge et la chambre de Frédéric II où celui-ci séjourna pendant la campagne. Ainsi la mémoire ne s'applique-t-elle pas tant à la bataille elle-même et aux horreurs qu'elle peut impliquer qu'à sa Majesté le roi de Prusse dont il s'agit, selon les propres termes de Becker, de « célébrer la mémoire en l'agréable compagnie de gentilshommes de Bohême et de musiciens pragois »¹⁶. Becker choisit de passer la nuit dans la chambre du roi et se dit hanté par le fantôme du grand Frédéric¹⁷. Riesbeck ne dissimule pas son émotion, l'instant touche pour lui au « sacré », l'acte de mémoire va jusqu'à une identification avec le grand Frédéric :

¹³ *ibidem* : „Mitten zwischen Kolin und Planiany, welche Orte zwey deutsche Meilen von einander entlegen sind, kamen wir auf das Feld der so entscheidenden Schlacht, die von beyden Orten benannt wird, aber eigentlich den Namen von einem kleinen Dorf haben sollte, dicht an welchem sie vorfiel.“, vol. 1, p. 553

¹⁴ BECKER : „Zwischen Kollin und Pflaniany, welche Örter 2 Meilen von einander liegen, kamen wir über das Schlachtfeld, wo die sächsischen Dragoner im siebenjährigen Krieg die österreichische Monarchie retteten“, p. 114

¹⁵ Pour parler de la guerre, il faut bien entendu demander témoignage aux personnes compétentes c'est-à-dire aux militaires, mais la guerre est aussi le ressort de l'opinion publique et devient alors un sujet dont on parle. Parler de la guerre est aussi une manière de participer à la vie politique. L'intertextualité, dont Riesbeck est un maître, est révélatrice de ce message : pour lui comme pour Becker, la guerre est aussi bien l'affaire des officiers que des nobles ou encore des roturiers, bref de l'opinion publique. L'intertextualité est présente comme moyen pour relancer le débat et la réflexion.

¹⁶ *ibidem* : „wir feierten sein Andenken in einer angenehmen Gesellschaft böhmischer Edelleute und Prager Musikanten“, p. 115

¹⁷ *ibidem* : „wir blieben über Nacht in des Königs Zimmer, und sein großer Geist beschäftigte unsere Phantasie so sehr, daß wir die ganze Nacht wachten“, p. 115

« C'est avec un plaisir indescriptible que nous déjeunâmes dans la chambre qui domine des deux côtés le champ de bataille. Tout était pour moi d'une certaine manière sacré. Je me tenais à la place du roi (...). Je ressentis très vivement la douleur que la vue de ses troupes en retraite à cet endroit dut provoquer chez lui. »¹⁸

Si l'émotion de Riesbeck est réelle, on voit cependant à travers son récit et surtout celui de Becker, non dénué d'ironie, combien la mémoire de Frédéric II est devenue déjà à l'époque un argument touristique. Becker apporte là un élément qui ne figure pas chez Riesbeck. D'après lui, le portrait du roi de Prusse « en uniforme de général avec des cartes et des plans sur une table » trône, trente ans après, dans ladite chambre¹⁹ et l'aubergiste ne se prive pas de raconter à ses visiteurs avides d'anecdotes comment il sut protéger le roi devant les hussards autrichiens :

« Après que la bataille fut perdue, le roi faillit être fait prisonnier sans l'intervention de l'aubergiste qui le cacha des yeux de quelques hussards autrichiens qui se trouvaient déjà au rez-de-chaussée de l'auberge. »²⁰

Riesbeck, qui ne rapporte pas cette anecdote, évoque cependant les traces de balles dans les murs de l'auberge, montrant là à son lecteur que le roi de Prusse n'y était pas en toute sécurité. Peut-être l'aubergiste a-t-il entre-temps ciselé sa version des faits, peut-être Becker invente-t-il pour étoffer son récit ; quoi qu'il en soit, on voit ici le rôle du fait anecdotique utilisé comme effet de réel pour accréditer la véracité du récit. Qu'il s'agisse des traces de balles, des anecdotes rapportées par de soi-disant témoins ou des paroles de Frédéric II – Guibert rapporte notamment le remarquable « Croyez-vous donc toujours vivre ? » adressé par le roi à ses soldats²¹ –, tous ces éléments tendent à recréer la scène. Lorsque Riesbeck s'attarde pour honorer la mémoire du général Schwerin mort à la bataille de Prague et considérer avec « une mélancolie solennelle » l'arbre auprès duquel le militaire tomba, il ne peut s'empêcher de glisser quelques anecdotes sur la mort du général, cela bien qu'il déclare ne leur accorder aucune foi²².

Lieu de mémoire, Kolin l'est dans la mesure où cette mémoire s'applique exclusivement à la personnalité de Frédéric II. On n'en est pas encore au recueillement ou à l'évocation émue des victimes par exemple ; la fascination demeure.

¹⁸ RIESBECK : „Mit unbeschreiblichem Vergnügen speisten wir in dem Zimmer, welches auf beiden Seiten die Aussicht auf das Schlachtfeld beherrscht, zu Mittag. Alles war mir auf eine gewisse Art heilig. Ich stand an der Stelle des Königs (...) Ich empfand seinen Schmerz auf das lebhafteste, den ihm der Anblick seiner zurückweichenden Truppen auf dieser Stelle musste verursacht haben“, p. 559

¹⁹ BECKER : „In dem Zimmer der Stube, aus dessen Fenstern der König kommandierte, ist sein Bild in Generals-Uniform mit Karten und Planen auf einem Tische im Wachtstubenstyle gemahlt“, p. 115

²⁰ *ibidem* : „Nachdem die Schlacht verlohren war, wäre der König in diesem Hause beynahe gefangen worden, wenn ihn nicht der Wirth vor den Augen einiger österreichischer Husaren, die sich schon unten im Hause befanden, verborgen hätte.“, p. 115

²¹ C'est en ces termes que Frédéric II exhorta son régiment à retourner à la bataille. Cf. GUIBERT : *Journal* p. 269 et *Eloge du roi de Prusse*, Londres [s.ed.], 1787, pp. 162-63

²² Selon une de ces anecdotes, Schwerin aurait, blessé par un mot de son roi, cherché la mort au combat.

Kolin et le mythe

On peut donc douter de l'objectivité de cette mémoire et s'interroger sur la part du mythe dans des récits qui semblent au premier abord adopter une approche historique des faits. Justement, les récits de voyage ne sont pas des œuvres d'histoire ; ni Moore, ni Riesbeck, ni même Guibert ne prétendent livrer une histoire de la bataille de Kolin. Il faudrait pour cela se tenir en retrait de la narration pour viser à un maximum d'objectivité. La perspective adoptée est cependant celle du « je » (atténué parfois par un « nous »), les événements sont relatés à travers le prisme déformant qu'est le regard du voyageur qui ne peut s'empêcher de donner son sentiment, ses impressions, bien qu'il n'ait pas été témoin de la bataille.

Il y a par ailleurs un grand travail de composition dans la plupart de ces récits. La comparaison entre celui de Guibert, beaucoup plus épuré (cela tient à la forme même du *journal* qui s'apparente davantage à une prise de notes sans médiation) et celui de Riesbeck, très écrit, est révélatrice du rôle de la composition, de la stylisation.

La relation de voyage contribue à la construction du mythe de Frédéric II. Le parti pris prussien des voyageurs est par exemple relayé par la tentative de comprendre comment la défaite a été possible et de minimiser les éventuelles erreurs de tactique commises par le roi de Prusse, en minimisant du même coup le mérite de l'armée autrichienne. Il est ainsi tout à fait intéressant de constater l'absence du terme de « défaite » dans les relations. Si aucune ambiguïté ne demeure, si Frédéric II a bel et bien été battu, les voyageurs font preuve d'une extrême pudeur pour mettre un nom sur l'événement, le mot « défaite » est comme tabou. Ils déploient alors leur talent littéraire en multipliant périphrases et euphémismes : Riesbeck préfère parler des « raisons pour lesquelles cette bataille s'est terminée de façon si malheureuse pour le roi de Prusse »²³ et non tout simplement des raisons de la défaite de Frédéric II. Par ailleurs, les voyageurs insistent tous sur les nombreuses victoires de Frédéric II, il y a un net déséquilibre lexical : au lieu de dire que les Prussiens ont subi une défaite, on préfère laisser entendre qu'ils auraient pu vaincre si... Le terme de victoire est en conséquence refusé aux Autrichiens. La mauvaise foi des voyageurs leur fait même admirer la maîtrise et le génie mis en œuvre par le roi dans la retraite, c'est selon Becker un « coup de maître » vu l'impraticabilité des routes :

« La retraite du roi par Leitmeritz [Litoměřice] vers la Saxe après la bataille perdue fut vraiment un coup de maître car si l'on songe aux immenses montagnes de la frontière de Bohême et à la route extrêmement mauvaise qui se trouve derrière Prague et mène en Saxe, on doit effectivement se demander comment le roi a bien pu sortir du champ de bataille ne serait-ce qu'un homme et un canon. »²⁴

Chez Riesbeck et Moore, le récit se transforme presque en plaidoyer pour Frédéric II. Ainsi Riesbeck insiste-t-il sur le mystère qui entoure cette défaite (« un événement de la sorte »²⁵), force explications ont été données mais la seule raison recevable réside d'après le voyageur dans le terrain que le maréchal Daun a su exploiter. Pour le démontrer, Riesbeck se livre donc d'abord à une description précise du terrain et de la disposition des troupes sur ce terrain. Le

²³ RIESBECK : „warum diese Schlacht für den König von Preußen so unglücklich ausfiel“, p. 553

²⁴ BECKER : „Des Königs Retirade über Leutmeritz nach Sachsen nach der verlohrnen Schlacht war wirklich ein Meisterstück, denn wenn man die ungeheuern Berge an der böhmischen Grenze und die überaus schlechte Straße hinter Prag nach Sachsen bedenkt, so muß man sich in der That wundern, wie der König noch einen Mann und eine Kanone davon gebracht hat“, p. 115

²⁵ RIESBECK : „Vorfall von der Art“, p. 553

roi est comme soumis à la nécessité, au destin (« il dut »²⁶, « il n'y avait pas d'autre attaque possible »²⁷), se trouvant ainsi disculpé de toute faute. Par ailleurs, Riesbeck insiste lourdement sur l'avantage considérable dont disposent les Autrichiens (« le si grand avantage »²⁸, « cette position avantageuse »²⁹ qui s'oppose au manque de fortune³⁰ du côté des Prussiens). Les Prussiens sont mis en valeur, qualifiés de « braves » et « courageux »³¹ tandis qu'aux Autrichiens n'est accordé que le mérite de la persévérance³². Frédéric II a été pris de court, il n'a pas vu le danger sur son aile gauche, ce n'est toutefois pas un manque de discernement, de sagacité de sa part mais uniquement le fait de sa position : il n'est absolument pas responsable, il « ne pouvait pas se rendre compte »³³.

Une autre explication à cette défaite consisterait à accuser le prince Moritz von Dessau mais Riesbeck réfute cette possibilité³⁴. Une dernière explication tendrait à mettre légèrement en cause Frédéric II lui-même qui aurait pu se laisser aveugler par ses nombreuses victoires et aurait été victime de sa trop grande assurance. Riesbeck rejette cette explication avec véhémence, c'est pour lui de la propagande de mauvais journaliste qui ne suscite que son mépris³⁵, et de conclure sur un éloge du caractère de Frédéric II :

« Un homme de la trempe du roi, qui a suffisamment prouvé qu'il ne se laisse abattre par aucun revers de fortune, ne se laisse certainement pas troubler non plus par les faveurs de la fortune. »³⁶

Il poursuit en évoquant la dignité du roi dans la retraite ; le mystère de la défaite est à nouveau souligné et s'accompagne d'une tendance à refaire l'histoire avec une avalanche de phrases hypothétiques : si seulement Frédéric avait gagné à Kolin, il aurait été maître de toute la Bohême, toute l'Autriche aurait été à sa merci, seul Olomouc aurait peut-être sauvé Vienne. Une victoire à Kolin aurait épargné à tout le monde six ans de guerre sanglante³⁷. On n'est guère loin d'en déduire que Daun aurait dû s'incliner à Kolin !

Dans leur plaidoyer pour Frédéric, les voyageurs n'hésitent pas à recourir à des comparaisons dithyrambiques. John Moore accuse ici les détracteurs de Frédéric de mauvaise foi :

²⁶ *ibidem* : „er mußte“, p. 554

²⁷ *ibidem* : „es war kein anderer Angriff möglich“, p. 554

²⁸ *ibidem* : „der so große Vortheil“, p. 556

²⁹ *ibidem* : „diese vorteilhafte Stellung“, p. 556

³⁰ *ibidem* : „Mißgunst des Terreins“, p. 554 et 556

³¹ *ibidem* : „dapfer“ et „muthig“, p. 554

³² *ibidem* : „standhaft“, p. 554

³³ *ibidem* : „er konnte nicht bemerken“, p. 556

³⁴ *ibidem* : „Ich glaube, dies ist auch eine von den hintennach angestellten Reflexionen, wodurch man wohl herausbringt, was man hätte thun sollen, aber nicht, was man thun wollen, und wirklich gethan hat.“, p. 557

³⁵ *ibidem* : „Andre meinen, der König habe sich durch die Schmeicheleyen seines bisherigen Glücks, welches besonders in dem, nicht lange zuvor, bey Prag vorgefallenen Treffen Wunder für ihn gethan, ein wenig zu kühn machen lassen, und einige Dinge bey dieser Schlacht, z. B. die Stellung der Reuterei vernachlässigt. Aber dies scheint auch eine von den Beobachtungen zu seyn, die irgend ein hochweiser Zeitungsschreiber hintennach angestellt, um sich die Miene zu geben, als wüßte er mehr als andre Leuthe.“, p. 557

³⁶ *ibidem* : „Ein Mann von des Königs Charakter, der genug bewies, daß er sich durch keine Mißgunst des Glückes niederschlagen läßt, läßt sich auch gewiß durch keine Schmeicheley desselben irre machen.“, p. 558

³⁷ *ibidem* : „Hätte er hier gesiegt, so wäre er Meister von Böhmen gewesen; ganz Oestreich (!) hätte ihm offen gestanden, und nur Ollmütz hätte vielleicht Wien selbst gerettet (...). Nun waren aber noch 6 bluthige Kriegsjahre die Folge dieses Treffens.“ [S'il avait vaincu ici, il aurait été le maître de toute la Bohême; toute l'Autriche aurait été à sa merci, et seule Olomouc aurait peut-être sauvé Vienne. Mais six années de guerre sanglante furent alors la conséquence de cette rencontre], p. 558

« Il est plus que vraisemblable que le roi devait avoir de très bonnes raisons pour agir ainsi. Mais comme il échoua (...), on le blâma vivement pour une entreprise que l'on aurait portée aux nues si elle avait réussi ».

Moore achève en bon rhéteur par cette sentence :

« Si par hasard Hannibal avait été battu à Cannes, les historiographes auraient probablement inventé beaucoup de raisons selon lesquelles il n'aurait pas dû livrer cette bataille et se seraient efforcés de prouver que ses victoires précédentes n'avaient finalement été le fait que du hasard et qu'il n'avait été qu'un débutant et un maladroit dans l'art de la guerre ».³⁸

La mythification, voire mystification, va beaucoup plus loin chez Riesbeck qui ne se contente pas du récit de la bataille de Kolin mais insère celui de la bataille de Prague, une victoire de Frédéric II cette fois, qui a eu lieu un mois auparavant. Pour cela, Riesbeck n'hésite pas à inverser la chronologie : il termine en effet son évocation par la bataille de Prague pour laisser son lecteur sur le souvenir d'une victoire éclatante du roi de Prusse.³⁹

Kolin et l'amorce d'une réflexion sur la guerre

La tentation du mythe n'exclut cependant pas une réflexion en creux, par la négative en quelque sorte, sur la guerre elle-même, son sens, ainsi que sur les horreurs qu'elle entraîne.

La guerre ou plus exactement la bataille est ainsi présentée par tous comme un spectacle. Le lieu de la bataille s'apparente alors à une scène et les voyageurs à des metteurs en scène soucieux d'une certaine dramatisation. Celle-ci participe bien sûr du mythe évoqué précédemment puisqu'elle sert l'exaltation du chef militaire, protagoniste qui se détache de la masse des soldats-figurants anonymes et duquel tout dépend ; mais la dramatisation permet également de rendre la bataille présente au lecteur. Pour poursuivre la métaphore théâtrale, le récit de voyage devient représentation ; la bataille est « placée devant » les yeux du lecteur à travers ceux du voyageur qui occupe lui-même une position idoine puisqu'il contemple le champ de bataille d'une hauteur. Il n'est alors pas anodin que Riesbeck interpelle directement son lecteur : « Imagine-toi un fossé profond flanqué de canons ! »⁴⁰. Stolberg ne se livrait-il pas d'ailleurs lui-même à la mise en scène lorsqu'il jouait avec son frère et ses sœurs à la bataille de Kolin ? Pourquoi représenter une telle bataille ? Certes, il y a là un hommage à Frédéric II, mais pas seulement. Il s'agit d'amorcer une réflexion chez le lecteur, réflexion qui sera d'autant plus aisée que le lecteur pourra se représenter la guerre.

Aussi remarque-t-on, en dépit de la volonté appuyée des voyageurs de préserver l'image de Frédéric II, une évocation récurrente, plus ou moins insistante selon les récits, des pertes humaines, du caractère meurtrier de la guerre et de la durée de la guerre. Chez tous,

³⁸ MOORE : „Und doch ists mehr als wahrscheinlich, daß der König sehr gute Gründe zu seinem Verfahren gehabt haben müsse. Da ihm aber der Versuch mislang (...), so hat man sehr laut seine Unternehmung getadelt, die man, wenn sie gelungen wäre, bis an den Himmel würde erhoben haben. Wäre Hannibal durch irgend einen Zufall bey Cannä geschlagen worden; so würden wahrscheinlicherwise die Geschichtsschreiber viele Gründe, weswegen er jene Schlacht hätte nicht liefern sollen, ersonnen, und sich bemüht haben zu beweisen, daß seine vorigen Siege bloß durch Zufall gewonnen worden, und daß er ein bloßer Neuling und Stümper in der Kriegskunst gewesen sey.“, p. 405

³⁹ Peut-être peut-on voir se dessiner ici le mythe fondateur d'une nation allemande incarnée par la Prusse.

⁴⁰ RIESBECK : „Denke dir einen tiefen mit Kanonen flankierten Graben...!“ , p. 562

l'adjectif associé à la guerre est celui de « sanglant » (« blutig »)⁴¹. Becker rappelle discrètement au détour d'une phrase que la guerre est une atrocité dans laquelle les chefs précipitent leurs soldats :

« Sur le côté se trouve enterrée la belle garde de Potsdam que le prince de Dessau conduisit dans l'abîme de la mort. »⁴²

Si Becker adhère à première vue au mythe fédéricien, on perçoit cependant, nous semble-t-il, en filigrane une tendance à relativiser ce mythe. Certes, le voyageur paraît impressionné par le souvenir de Frédéric II et prend plaisir à séjourner dans l'auberge où le roi de Prusse avait résidé. Néanmoins, à la différence de Riesbeck, dont il semble se livrer ici à une lecture sinon critique, du moins distanciée, Becker ne prend pas le mythe complètement au pied de la lettre ; Frédéric II n'est plus perçu comme un modèle intangible par Becker qui, s'il admire l'auteur de grandes victoires, se permet toutefois de critiquer le monarque non victorieux. Guibert, quant à lui, a une pensée pour les populations civiles, les paysans en particulier, qui sont les premières victimes des combats et qui étant donné la fréquence des guerres en Bohême en ont – mince consolation – retiré une certaine science :

« Ces paysans ont tant entendu parler guerre, elle s'est si souvent faite chez eux, qu'ils sont familiarisés avec les termes qui ont un rapport. – Heureuses les campagnes où cette langue est étrangère ! »⁴³

C'est l'écrivain militaire qui parle ! A propos de la bataille de Prague qui eut lieu juste avant celle de Kolin, Riesbeck constate :

« Il n'y pas eu en ce siècle de bataille plus acharnée et plus sanglante (...) On ne s'accorde pas sur le nombre de morts. Certains parlent de sept, d'autres neuf à dix mille hommes. Toutes les batailles qui ont eu lieu récemment sont caractérisées par de telles approximations. Cependant on peut dire sans exagérer que le sol du fossé était ça et là dans toute son immense largeur complètement recouvert de morts et qu'à certains endroits les morts étaient même entassés. »⁴⁴

Les voyageurs ont bien conscience que les guerres sont de plus en plus meurtrières.

Le récit de voyage est également l'occasion d'une réflexion sur le rôle du chef militaire. Si l'attitude de Frédéric II n'est absolument pas remise en cause par Riesbeck ou Moore, Guibert au contraire, pourtant fervent admirateur du roi de Prusse puisque auteur de l'*Eloge du roi de Prusse*⁴⁵, égratigne l'action de celui-ci lors de la bataille de Kolin dans son *Journal*. La critique de Guibert participe de sa fascination pour les chefs militaires auxquels il

⁴¹ „la sanglante journée de Prague“ (Guibert : *Eloge du roi de Prusse*, Londres [s.ed.], 1787, 304 p. : il parle également de « l'horreur d'un tel combat » et glisse le mot de « carnage ») ; « sechs blutige Kriegsjahre » (Riesbeck p. 558 et Becker p. 115)

⁴² BECKER : „Seitwärts liegt die schöne Potsdammer Garde begraben, die der Prinz von Dessau hier dem Tode in den Rachen führte.“, p. 115

⁴³ GUIBERT, *Journal*, tome I, p. 251

⁴⁴ RIESBECK : „Eine hartnäckigere und blutigere Schlacht ist in diesem Jahrhundert nicht vorgefallen (...) Man ist über die Zahl ihrer Todten nicht einig. Einige geben sie auf sieben, andre auf neun bis zehn tausend Mann an. Alle neuere Schlachten haben so ungeheure Varianten. Unterdessen soll es doch ohne Übertreibung wehr seyn, dass der Boden des Grabens hie und da in seiner ganzen, ansehnlichen Breite dicht mit Todten und an manchen Orten auch mit hohen Haufen derselben bedeckt war.“, p. 562

⁴⁵ GUIBERT, *Eloge du roi de Prusse*, Londres [s.ed.], 1787, 304 p.

assigne, en spécialiste qu'il est, un rôle bien particulier, en lesquels il voit un exemple, d'abord pour leurs soldats, puis pour la postérité. Outre Frédéric II, Guibert s'intéresse à deux officiers autrichiens : le général Browne et le maréchal Daun.

L'exemple du général Browne permet à Guibert de rappeler les chefs militaires à plus de modestie. Il rapporte en effet le dépit du général blessé à la bataille de Prague et contraint d'assister au triomphe de son rival exécré, le maréchal Daun, à la bataille de Kolin. Guibert conclut « l'étrange et malheureuse destinée du général Browne » par ces lignes :

« Il mourut 4 ou 5 jours après dans Prague, bien plus de chagrin que de sa blessure, qui était en train de guérir, - négligé du Prince Charles, - abandonné de toute cette armée naguères (!) à ses ordres, et qui prit à tâches de lui faire supporter toute l'amertume et la honte de la journée. Il n'avait pas 50 ans. Utile exemple pour les gens avides de commander des armées ! »⁴⁶

Pour en revenir à Frédéric II, on observe une divergence d'interprétation déroutante du *Journal d'un voyage en Allemagne* à l'*Eloge du roi de Prusse*. En effet, dans le premier, Guibert reproche au roi de Prusse d'avoir délaissé ses hommes, d'avoir failli dans son rôle de meneur d'hommes, d'exemple. En rapportant le mot de Frédéric adressé à son régiment des gardes que nous évoquions plus haut, Guibert commente ainsi :

« Ce mot a l'énergie de celui du grand Condé à la bataille de Fribourg ; mais Condé était dans la mêlée à pied, l'épée à la main : le Roi était à cheval et sur une hauteur à portée de l'attaque. – Peut-être général et roi, n'en devait-il pas faire davantage ; mais il fut battu, et Condé vainquit. »⁴⁷

La critique est évidente. Quelques années plus tard, Guibert reprend cette anecdote dans l'*Eloge du roi de Prusse* mais le point de vue y est tout autre, la critique a complètement disparu :

« Par une suite de ce respect religieux pour tous ces grands mots d'ame (!) et de caractère dont la vie de Frédéric étincelle, je rapporterai encore celui qu'il adresse, au milieu de la même bataille, à son régiment des gardes. Fatigués de tant d'efforts, les restes de cette fière infanterie semblaient ne plus vouloir les renouveler ; il court à eux : « Croyez-vous donc toujours vivre ? » leur crie-t-il ; et avec cet élan sublime, il les ramène encore une fois à la mort. Quel beau mot ! Quelle haute philosophie ! que cette pensée de fatalisme acquiert de grandeur en se mêlant à l'horreur d'un tel combat ! Marc-Aurèle, au milieu du carnage, aurait-il ranimé ses légions par une inspiration plus heureuse ? Comparez à ce trait tant d'autres mots célèbres, dits dans des occasions semblables, ils viennent la plupart, ou d'une ame (!) froide, ou d'un sang exalté ; ils ont presque tous un caractère de barbarie ou de licence qui ne supporte point l'analyse de la raison, et qui les rend indignes de l'histoire. Celui-ci est le cri d'une grande ame (!) qui compte pour rien quelques jours de plus de vie, et qui, par une réflexion frappante de vérité, veut élever des ames (!) ordinaires à la même indifférence. »⁴⁸

Comment interpréter cette divergence ? Le genre même du journal veut que Guibert ait livré ses observations sans médiation ; on est en amont du récit de voyage, la composition est absente, Guibert transcrit ses réflexions sans rédiger. En revanche, dans l'*Eloge du roi de*

⁴⁶ GUIBERT, *Journal*, tome I, p. 263

⁴⁷ *ibidem*, p. 269

⁴⁸ GUIBERT, *Eloge du roi de Prusse*, pp. 162-163

Prusse qui n'est pas un récit de voyage, Guibert a pris du recul et compose, stylise, le but étant bien d'édifier et de dresser un monument à la mémoire et à la gloire de Frédéric II, mort un an plus tôt, quitte à gommer quelques détails, aussi vrais soient-ils.⁴⁹ Cette divergence ne constitue pas réellement une contradiction : le point de vue développé dans l'*Eloge* n'est plus celui du militaire, la perspective critique s'efface au profit d'une démonstration politique cherchant à mettre en relief les qualités du souverain prussien.

La guerre reste cependant chez Guibert et les autres voyageurs le lieu où se cristallisent les destins non seulement de peuples mais aussi les destins individuels. Elle est le lieu où s'expriment la grandeur et la chute du chef militaire, où son destin est scellé ou précipité. On peut gravir l'échelle des honneurs à la vitesse de l'éclair et la redescendre encore plus rapidement. La guerre est aussi spectacle parce qu'elle est le lieu de rencontre du chef militaire avec l'Histoire, et donc le lieu d'accélération de l'Histoire où les destins peuvent ou basculer ou se sceller. C'est pour cette raison que Kolin jouit d'une telle exclusivité chez les voyageurs, impressionnés et séduits par les revers de l'Histoire. Riesbeck sait saisir ce revers en une phrase quand il conclut son récit : « et l'on en vint à la bataille de Kolin décrite plus haut où pour lui [Frédéric] tout ce qu'il aurait pu gagner dans la première bataille fut à nouveau perdu ! »⁵⁰

Plus qu'une réflexion sur la guerre, c'est une réflexion sur l'Histoire qui s'élabore en creux. On perçoit comme une résignation chez les voyageurs qui considèrent la guerre, malgré les atrocités qu'elle provoque, comme une nécessité, un laboratoire de grands hommes. Aussi la critique qui affleure dans ces récits de voyage n'a-t-elle rien de comparable au témoignage de l'anonyme du *Neues gemeinnütziges Magazin* publié à Hambourg trois ans seulement après la bataille de Kolin en 1760 et qui s'intitule *Pensées formulées lors d'une belle nuit d'été dans le camp de Sqworetz trois jours après la célèbre bataille de Collin*⁵¹. Ce n'est pas un hasard si l'une des rares critiques virulentes des horreurs de la guerre est le fait d'un témoin direct, plongé lui-même dans cette horreur. Ce soldat stigmatise avec force et éloquence la folie humaine :

⁴⁹ C'est ce que souligne également le biographe de Guibert, F. E. Toulangeon à propos de l'*Eloge du roi de Prusse* : „l'histoire militaire de Frédéric (...) est un poème : tout est toujours en action; le héros est toujours sur la scène, et l'historien toujours poète (!) et peintre; on croit lire les chants d'*Homère*; toujours des combats, et toujours des descriptions variées; le théâtre est immense, et le héros se reproduit partout; partout le danger et l'importance du sujet appellent sur lui les regards, l'intérêt et l'admiration.“ (Toulangeon in : GUIBERT, Jacques Antoine Hippolyte, *Journal d'un voyage en Allemagne fait en 1773*, pp. 56-57). Au contraire, à propos du *Journal*, Toulangeon écrit : « Le Journal de ce voyage, jetté (!) avec la rapidité du sujet, est un de ces écrits qui peint le mieux son auteur. Idées, sentimens (!), vues, projets, observations, tout s'y succède sans autre ordre que la succession même des pensées: tantôt c'est l'ame (!) sensible et délicate de *Sterne*, tantôt l'esprit observateur et réfléchi d'*Addisson*, et toujours un abandon de pensées, de sentimens et d'expressions qui répand sur ces écrits un charme que la correction du style ne pourroit jamais remplacer. » (*ibidem* p. 16)

⁵⁰ RIESBECK : „und da kam es zu der oben beschriebenen Schlacht bey Kolin, wo für ihn alles wieder verloren gieng, was er in der ersten gewonnen hätte!“

⁵¹ *Gedanken bey einer schönen Sommernacht, im Lager zu Sqworetz, drey Tage nach der berühmten Schlacht bey Collin.*

« Comme tu étais tranquille, Czesor⁵² inconnu, quand aucune langue étrangère ne prononçait ton nom obscur, quand tes vastes champs s'étendaient encore paisiblement et portaient des blés dorés, non des carcasses de héros mêlées aux squelettes de leurs chevaux et aux carcasses anonymes de milliers d'autres. Frères égorgés par leurs frères, hécatombes sanglantes de l'ambition, figures horribles de la mort, toutes les horreurs de la nature rassemblées en un tas et exposées à tous. Comme mon genou impuissant trembla lorsque je posai le pied sur cet endroit sacré qui frémissait encore du sang des sacrifiés ! (...) Je voulais fuir mais ne le pouvais. Enraciné dans le sol exsangue, mon pied impuissant tremblait ! A côté de moi gisaient des ruines méconnaissables d'hommes, des yeux hagards qui menaçaient encore et des poings rageurs levés pour maudire. »⁵³

Ce court extrait permet de prendre la mesure de la distance qui sépare nos voyageurs de ce témoin. Chez cet anonyme comme chez Riesbeck, l'endroit est *sacré* mais dans une tout autre dimension.

Ce n'est pas non plus un hasard si Guibert est des cinq voyageurs le plus critique ; fort de son expérience de militaire, il sait ce qu'est la guerre, il a d'ailleurs, âgé de treize ans, suivi son père, major-général qui servait en Allemagne dans l'armée du roi de France pendant la guerre de Sept Ans. En revanche, les autres voyageurs, aveuglés par les exploits de Frédéric II, ont un regard encore bienveillant. Si la notion de guerre est présente, celle de paix fait défaut, comme si s'exprimait dans ces récits une certaine nostalgie de la bataille. Pour ces voyageurs, le site de la bataille de Kolin est bel et bien devenu un lieu de pèlerinage lié à une forme de tourisme spécifique. L'anonyme du *Neues gemeinnütziges Magazin* est une voix isolée; le débat public ne porte que sur la responsabilité éventuelle de Frédéric II.

⁵² D'après une note de l'anonyme, il s'agit d'un village près du site de Kolin où l'attaque prussienne fut la plus violente. Il s'agit probablement du village de Křečhoř auquel Riesbeck fait allusion sans le nommer. Cf note 13.

⁵³ „Wie ruhig warest du, unberühmtes Czesor, da noch keine fremde Zunge deinen dunkeln Namen aussprach, da deine weiten Gefilde noch friedlich da lagen, und güldene Saaten trugen, nicht Gerippe von Helden, mit den Skeleten (!) ihrer Pferde vermischt, mit namenlosen Gerippen vieler Tausende. Brüder von Brüdern erwürgt, blutige Hecatomben des Ehrgeizes, schreckliche Gestalten des Todes, alle Scheusale der Natur auf einen Hauffen (!) versammelt, und zur Schau ausgestellt. Wie zitterte mein unmächtiges Knie, als ich die heilige Stelle betrat, die noch vom Blute der Erschlagenen rauschte! (...) Ich wollte entfliehen, und konnte nicht. In den blutigen Boden gewurzelt, stund mein unmächtiger Fuß und bebte! Neben mir lagen unkenntliche Ruinen von Menschen, wilde Augen, die noch drohten, und nervige Fäuste zum Verderben aufgehoben...“, *Neues gemeinnütziges Magazin*, Hamburg 1760, vol. 1, pp. 128-129